

Classique

Orchestre des Nations, dix ans de musique sans frontières

La formation de la Genève locale et internationale fête vendredi au Victoria Hall une décennie d'engagements artistiques. Rencontre avec son fondateur, Antoine Marguier.

Rocco Zacheo

Un orchestre monde? En forçant quelque peu le trait, on dira qu'on y est presque en se rapprochant de cette étonnante entité qui, depuis dix ans, assemble des musiciens - tous amateurs éclairés - aux origines géographiques disparates. L'Orchestre des Nations porterait donc bien son nom; depuis les premiers pas, ses rangs ont été investis par des pratiquants discrets nichés dans ce qu'on appelle la Genève internationale.

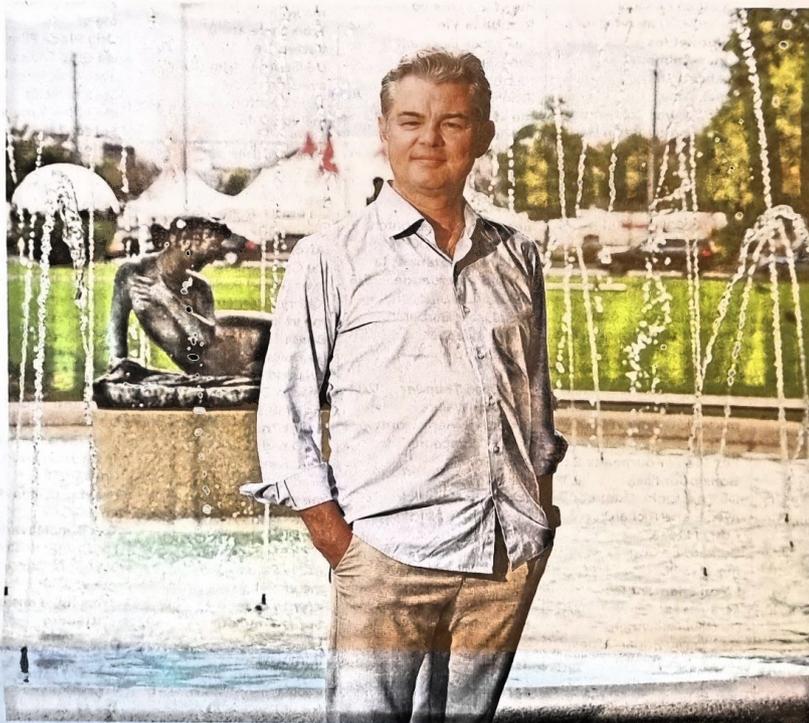
Des fonctionnaires et employés de toute sorte durant la journée, des violonistes, cornistes, trombonistes et autres le soir venu. Une décennie plus tard, le fondateur et chef de la formation, Antoine Marguier, est parvenu à enraciner son institution dans le tissu genevois et à élargir les champs musicaux à explorer. À quelques jours du concert d'anniversaire au Victoria Hall, le meneur de troupe nous parle de ses protégés et d'une histoire fragile et vertueuse.

Que vous disent aujourd'hui ces dix ans passés à la tête de l'Orchestre des Nations?

Qu'il y a des mots forts qui se sont dégageés au fil du temps et qui nous ont soudés chaque saison davantage: de l'énergie, du progrès, de l'amitié, du respect et beaucoup d'autres encore. J'ai ressenti toujours une passion commune, d'entrée de jeu, et ce flux continue d'être là aujourd'hui.

Pousser des musiciens amateurs vers l'excellence, c'est un défi. Comment a-t-il pris forme en 2012, aux débuts de cette histoire?

C'est une longue histoire à vrai dire, qui remonte à quelques années avant le lancement officiel de



Chef et âme de l'Orchestre des Nations, Antoine Marguier a été clarinettiste au sein de l'Orchestre de la Suisse romande et enseigne à la Haute École de musique. LUCIEN FORTUNATI

l'orchestre. Un jour, j'ai fait la connaissance d'une étudiante brésilienne qui essayait désespérément d'intégrer une classe de flûte traversière à la Haute École de musique, où j'enseigne toujours. Face aux échecs répétés, je lui ai conseillé de se consacrer à d'autres activités et de garder la pratique de son instrument sous une forme non professionnelle.

Elle a fini par s'en faire une raison, en me disant que son rêve avait toujours été de jouer dans un orchestre. Et bien, ce jour-là, je me suis dit que j'allais en créer un par moi-même.

Votre premier bassin de musiciens a été le monde de la Genève internationale, et en particulier celui de l'ONU.

Pourquoi?

Parce qu'il y avait là un bassin de musiciens amateurs très important, noyé parmi les milliers d'employés de cet organisme, et que j'imaginai pouvoir réunir tout ce monde et le faire jouer ensemble. Assez vite, j'ai trouvé un accord avec la direction de l'ONU qui a permis de nommer ma formation Orchestre des Nations Unies. Lors

des appels à candidature, une centaine d'aspirants s'est présentée aux auditions, nous en avons retenu une trentaine et nous nous sommes concentrés sur un répertoire adapté à un orchestre de chambre: les symphonies de Haydn, des pièces de Saint-Saëns, etc.

À quel genre de défis avez-vous dû répondre durant les premiers temps?

Au début, je n'étais pas certain que les musiciens allaient se présenter aux premières répétitions, sachant qu'entre celles-ci et les auditions qui les avaient précédées, il s'était écoulé une année. J'ai été vite rassuré. Tout le monde a été là et s'est engagé avec passion, entre les murs de la salle de cinéma du BIT, où on s'est rencontrés tous. Par la suite, il s'est agi de trouver de la précision sur les rythmes et une certaine unité sonore, une cohésion, alors que le niveau technique n'était pas nécessairement homogène. Les enjeux ont été tout de suite clairs et je les ai communiqués à toute la troupe. Il s'agissait de travailler avec des critères d'exigence proches de ceux pratiqués par les professionnels. J'ai voulu reproduire ce cercle vertueux qu'on observe auprès des orchestres de jeunes, où 100% des musiciens donnent 100% de soi. Cette énergie, je l'ai retrouvée chez nous.

Depuis, l'appellation de l'Orchestre a changé. Pourquoi?

Parce qu'on était perçus comme la formation officielle de l'ONU, ce qui a généré un certain nombre de malentendus. Cette étiquette a pu faire croire que les pupitres étaient réservés uniquement au personnel de l'organisation. En devenant l'Orchestre des Nations, nous avons ouvert grand les portes au bassin

de la région, si bien que nous sommes parvenus, je crois, à bâtir un pont musical entre la Genève locale et celle internationale, avec des amateurs d'ici, de France voisine et d'ailleurs dans le monde.

De quoi seront faits les dix ans à venir?

Nous avons envie d'élargir les rangs de l'Orchestre au-delà des soixante musiciens actuels, pour nous permettre d'explorer le grand répertoire symphonique. Et puis il y a la nécessité de professionnaliser l'encadrement administratif pour permettre à l'Orchestre de grandir. Mais pour y parvenir, nous devons trouver des soutiens financiers stables et solides. Pour l'instant, nous nous sommes autofinancés avec la billetterie. Il faut passer à la vitesse supérieure. Enfin, nous allons essayer de partir en tournée, comme cela a été fait par le passé. Nous avions prévu un périple en Asie mais la pandémie a stoppé le projet. Nous allons sans doute le reprendre.

Roberto Benzi va diriger une partie du concert de vendredi. Que représente à vos yeux ce vénérable chef d'orchestre?

Je l'ai connu à l'âge de 8 ans dans le village perdu où j'ai grandi et où il passait ses vacances. Il m'a initié à la musique classique et, bien plus tard, quand je l'ai retrouvé alors que j'étais clarinettiste à l'Orchestre de la Suisse romande, il m'a appris à diriger. C'est un ami, un membre de ma famille dont l'expérience va faire du bien à l'Orchestre des Nations.

Orchestre des Nations

Roberto Benzi et Antoine Marguier (dir.), en concert ve 2 sept. à 20 h, Victoria Hall. Rens. orchestredesnations.com